

C'était il y a cinq ans, un jour de 2016, Ilka Vierkant entre dans une librairie toulousaine. Elle écoute, tétanisée, le récit de Jean Vaislic, venu présenter son livre *Du fond de ma mémoire* (éditions le Manuscrit) : quand, en 1939, les armées hitlériennes envahissent son pays, la Pologne, il n'a que 13 ans et se prénomme encore Janek. Il erre sur les routes à la recherche de nourriture, finit par être arrêté. L'enfant juif est immédiatement envoyé dans un camp, puis un autre, et encore un autre, à Buchenwald, à Dora... Contraint de casser des cailloux toute la journée, de travailler en usine. À Auschwitz-Birkenau, Janek doit poser des rails pour une nouvelle ligne de chemin de fer. Cette précision fait tressaillir Ilka Vierkant.

En sortant de la librairie, Jean, son épouse Marie et des amis vont ensuite dîner dans un restaurant. Ilka se joint à eux, se retrouve assise face à Jean. Elle éclate en sanglots, des sanglots qui n'en finissent pas, mais ne dit encore rien de ses tourments. Elle ne lâchera cet aveu que plus tard, lors d'une nouvelle rencontre : son grand-père paternel, Werner Vierkant, un authentique nazi, était directeur des chemins de fer sur le territoire polonais annexé par le Reich. C'est lui qui a contraint Jean au travail forcé, à l'esclavage.

Ilka Vierkant est née en 1964. Elle a toujours connu le passé nazi de ses deux grands-pères, mais, à la maison, on parlait très peu de ces choses-là. Quand, le dimanche, la famille allait voir le vieux Werner, celui-ci restait mutique. Il meurt en 1974 dans un accident automobile, sans avoir révélé à ses proches son véritable rôle pendant le III^e Reich.

« La seule façon d'en parler, c'est l'art »

Même à Toulouse, où Ilka Vierkant s'est installée, les non-dits de son histoire familiale lui pèsent lourdement. « Les récits dans ma famille ne coïncidaient pas toujours avec ce qu'ont établi les historiens », explique-t-elle. D'où ses recherches pour enfin savoir. Sa rencontre avec Jean Vaislic et son épouse Marie attise davantage encore sa nécessité de mettre au jour cet encombrant passé.

Marie aussi a connu les camps de la mort. Née à Toulouse dans une famille juive d'origine polonaise, elle est interpellée près de chez elle en juillet 1944 par deux miliciens. « Mademoiselle Rafalowicz ? » À 14 ans, Marie est déportée à Ravensbrück puis Bergen-Belsen, loin de ses parents restés en région toulousaine. Elle ne les retrouvera qu'en juin 1945. Quant à Jean, une fois la guerre finie, il ne veut plus vivre en Pologne où toute sa famille a été décimée. Soixante-trois morts parmi les siens. Il préfère suivre un ami, rencontré dans les camps, qui se dirige vers Toulouse, même si Jean ne parle pas un seul mot de français.



Le 8 novembre, Ilka Vierkant avec à l'arrière-plan la marionnette figurant son grand-père qu'elle a confectionnée pour son spectacle *Opa!* V. Nguyen/Riva Press

MÉMOIRE

Ilka Vierkant et le fantôme du grand-père nazi

La comédienne allemande explore l'histoire de son aïeul, dont elle a rencontré une des victimes, Jean Vaislic, déporté à Auschwitz. Ce moment bouleversant a donné naissance à une pièce de théâtre et un film.

En poursuivant ses recherches, Ilka découvre que son grand-père Werner, contrairement à ce qui se disait dans la famille, était bel et bien membre du Parti national-socialiste. Elle a retrouvé sa carte d'adhérent, datée du 1^{er} mai 1933. À la fin

de la guerre, il passe un an dans un camp de prisonniers, puis est libéré. De la Seconde Guerre mondiale, du nazisme, de la Shoah, il ne tirera aucun enseignement, aucune remise en question, préférant s'emmurer dans le silence.

L'artiste a toujours connu le passé nazi de ses deux grands-pères, mais, à la maison, on parlait très peu de ces choses-là.

Cet affrontement avec son histoire familiale, Ilka Vierkant a décidé d'en faire un spectacle et un film (1). « La seule façon d'en parler, c'est l'art. » Pour construire sa pièce, elle prend soin d'interroger les époux Vaislic. Un jour, elle dit à Jean : « Mon grand-père vous a peut-être vu à Auschwitz. » « Non, les Allemands ne nous regardaient pas, on n'existait pas pour eux », lui répond-il. La première représentation de la pièce *Opa! (Papy!)* a eu lieu le 28 octobre au Théâtre du Pavé, à Toulouse, devant une salle pleine. Au premier rang, Jean et Marie. Seule sur scène, Ilka est affublée de la marionnette à l'effigie de son grand-père, dont elle se détache ensuite dans un geste symbolique. « Opa, réponds ! » Opa ne répond pas. La marionnette est alors confrontée aux portraits de Jean et Marie. Le bourreau face à ses victimes.

« On ne peut pas rester avec la haine »

Après la représentation, Jean s'avoue « complètement retourné » et trop ému pour en dire davantage. Marie trouve « formidable qu'Ilka expose devant tout le monde ce qu'a fait son grand-père ». Quel regard porte-t-elle sur la comédienne allemande ? « Pourquoi en vouloir aux générations suivantes ? On ne peut pas rester avec la haine, sinon on ne peut pas vivre. » Ilka se souvient de sa première rencontre avec Jean, cinq ans plus tôt, relatant dans la librairie son parcours de camp en camp : « Il revivait ces moments et souffrait moralement, et même physiquement. À partir de ce moment, de ce choc, l'Histoire n'est plus pour moi un objet d'étude, j'en deviens le sujet. » Pour la comédienne, son spectacle est « un processus, pas quelque chose d'accompli ». Elle en est d'ailleurs persuadée : « Sur mon grand-père, je ne sais pas encore tout. »

L'intention d'Ilka Vierkant est aujourd'hui de poursuivre son cheminement, de regarder en face les aspects les plus dissimulés de ce lourd héritage familial pour enfin le dépasser et ainsi « libérer ses deux fils de cette Histoire. »

BRUNO VINCENS

(1) Le film *Ma rencontre avec Jean et Marie* sera présenté ce mercredi à 18 h 30 au musée départemental de la Résistance et de la Déportation, à Toulouse.